

MICKAËL
MAUBLANC

Le Ring



Mickaël Maublanc

Le Ring

© Mickaël Maublanc, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7775-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La vie dangereuse est là, au milieu des miracles ».
Maurice Blanchard.

À Claire.

Prologue

Un dimanche, dans la nuit du 24 au 25 juin.

La nouvelle est tombée.

L'homme assis devant son bureau va bientôt s'effondrer. Il ne comprend pas. Il ne comprend pas, mais il ressent l'écrasante fatalité. Il se repasse en accéléré l'itinéraire parcouru depuis le premier jour et il transpire. Des images en pagaille lui reviennent, mais aucune ne l'apaise, pire, elles le rançonnent. Sa pulsation s'emballe, il se crispe. Il sait qu'il vient de franchir la ligne de crête et que le meilleur est désormais derrière lui. Sa gorge se noue – bon Dieu qu'elle est sèche. Il aimerait pleurer, mais il a oublié, alors il suffoque. Sa poitrine se soulève, se tord : une douleur pointe à gauche, dans un recoin de son crâne. D'instinct, il saisit son téléphone et enfonce les touches. Il tente d'appeler Bernard, un ami. Le seul. Bernard est médecin.

Tout s'agite autour de lui : une tonalité s'étire et l'espace-temps ralentit, se contorsionne. Bernard décroche enfin, il semble loin.

— Allô... Victor, allô... Allô ! Allô, Victor...

Aucun son ne sort de la bouche de Victor, juste un peu d'écume. Il agrippe son regard biaisé dans le miroir d'en face ; *foutu miroir qui ne triche pas*. Il vacille, convulse, puis bascule impuissant. Il abdique enfin et tombe.

— Allô, Victor, Victor...

Premier round

Ferme des Quatre-vents, Vingt-cinq ans plus tôt, en juin.

La journée s'achève. On remonte les dernières cagettes remplies de fèves, de pois gourmands, d'épinards et de radis pour les remiser au frais. Sous la surveillance du père, Albert, l'aîné, inspecte les rangs et se projette sur le labeur à venir. Comme tous les autres maraîchers du *Ring*, les Morel redoublent d'efforts pour en perdre le moins possible.

— Une de plus en moins, lance Lucien.

Albert acquiesce et pointe le nez au ciel.

— La flotte va encore passer son chemin, Pa.

Lucien sort un calepin de sa poche et déloge de derrière son oreille un morceau de crayon.

— La terre va avoir besoin qu'on la bichonne, dit-il en griffonnant un rapide calcul.

— Sûr, Pa, répond Albert du tac au tac.

— Tu t'occuperas des fraises avant qu'elles ne s'gâtent.

Albert renifle et approuve. Lucien soulève sa casquette et la replace à l'identique sur son crâne élimé.

— Demain, j'irai au marché avec ta mère.

— Et Victor ?

— Y va me sarcler le chiendent, ça urge.

— Si tu le dis, Pa.

Lucien se mouche d'un doigt en direction d'un talus.

— Tu lui as causé ?

— Un peu.

Silence.

— Et ?

— Bah, tu sais...

— Et ?

— Il est pas causant.

— Dis toujours.

— Bah, il dit qu'il veut travailler à la ville.

— Quoi ? Chez les bigleux, s'emporte Lucien.

— Ouais, il dit qu'il a des projets.

— Des projets ? Allons bon !

— Ouais, il dit qu'il veut monter une affaire.

— Nom de Dieu de bordel de mascarade. Mais qui lui a foutu ça dans le crâne !

— Sais pas. Il veut se lancer, qui dit.

— Nom de Dieu de foutaises ! On a besoin de bras ici, pas d'un représentant de commerce. Qu'est-ce qui tourne pas rond chez lui ?

— Sais pas. Il dit que la ferme c'est pas son truc, *qu'il a pas sa place ici*.

Lucien balaie du pied le rebord de la butte et rumine : « Des projets, des projets, je t'en foutrais des projets... »

Il relève la tête et voit au loin Martha qui s'avance dans la cour et leur fait de grands gestes.

— À table ! crie-t-elle.

Lucien s'agace.

— On plie, dit-il.

Dans son élan, Martha vide un seau de pelures dans l'enclos des poules, contrôle l'état des clapiers, puis s'enfonce dans la buanderie, d'où Victor

apparaît souillé depuis la trappe qui mène à la cave. Il vient de réceptionner la commande de charbon, celle de l'été, celle que le livreur a déversée tout à l'heure par le soupirail branlant qui se trouve à l'arrière, et qu'on devine à peine, une fois refermé.

— C'est bon, dit-il en verrouillant la trappe derrière lui.

— Ne tarde pas, ton père n'est pas d'humeur, dit-elle en arrachant du fil un torchon archisec.

Victor ne se retourne pas, il serre les dents, ravale quelques mots et les recrache dans l'évier. Un mince filet d'eau coule sur ses mains anthracite, il commence par ses ongles impeccablement coupés.

— J'arrive, dit-il en se regardant dans le petit miroir planté dans la brique.

Il se passe une rasade d'eau sur le visage et prolonge son geste jusque sur ses cheveux noirs et épais pour leur donner un aspect gominé.

Martha souffle, s'évente. *Qu'il fait chaud en cette période ! Trop chaud, pense-t-elle.*

Elle vise droit devant le frêle rideau lamellé de plastique qui fait écran aux mouches, et pénètre dans la cuisine. Les insectes s'affolent puis retombent. Martha s'avance vers sa belle-mère, bien calée sur sa chaise. Elle lui effleure l'épaule et l'encourage : « Voilà, voilà, c'est bien », lui dit-elle. Puis elle éponge ses commissures violacées avec le coin du torchon, et d'un coup sec, elle efface d'un trait le trop-plein de ses lèvres.

Dans son dos, le chat qui attendait son heure profite du moment. Il pénètre dans la pièce, se faufile et grimpe d'un bond sur la gazinière. Il attrape aussitôt dans sa gueule quelques morceaux de couenne.

— Oust ! lance Martha qui vient de le surprendre.

Elle se rue sur l'animal chétif et le fouette. Dans sa fuite, le félin désorienté se cogne dans les pattes de Lucien et Albert qui surgissent à l'instant sur le seuil de la porte.

— Sale bête ! peste Lucien qui retire ses bottes.

Les deux hommes se rincent bien vite les mains et s'affalent en silence sur

leurs chaises.

Martha allume le transistor calé sur le buffet à côté de l'horloge. On y joue un match de football dont l'issue semble incertaine aux dires du journaliste sportif qui s'offusque d'un arbitrage jugé complaisant. La mi-temps vient d'être sifflée, alors le duplex rend l'antenne le temps d'une chanson. Albert croise les bras en attendant sa pitance. Lucien découpe d'épaisses tranches de pain et se met à gueuler.

— Quand t'auras fini ta manucure, tu voudras bien nous rejoindre, dit-il en s'adressant à Victor, toujours de l'autre côté.

Victor, tête basse, apparaît enfin. Il contourne la table et s'insère à sa place habituelle.

Martha égoutte ensuite les pommes de terre et les dispose dans un plat. Elle y ajoute quatre tranches de lard agrémentées de jus, jette deux généreux morceaux de beurre sur l'ensemble fumant, saupoudre de sel, de persil et d'ail frais.

— Je t'accompagnerai demain, dit Lucien en regardant son assiette se remplir.

— Mais je croyais que Victor s'y collait désormais !

— Il restera à la ferme avec son frère. Les adventices foisonnent, sans compter qu'on a des planches à rebuter et des gourmands à traiter à la pelle.

Victor encaisse l'information et garde la tête baissée pour masquer sa frustration. Il attend les jours de marché avec une telle impatience... L'en priver revient à lui couper les ailes, et cela, Lucien le sait.

— Comme tu voudras, se résigne Martha en servant les garçons.

Le match vient de reprendre. Le speaker, dépité, annonce un corner côté droit, critiquant au passage le mauvais placement de la défense adverse.

— Alors, il paraît que tu veux être riche, dit Lucien en sifflant son canon.

La vieille hoquette puis retrouve le chemin de la soupe. Albert jette un regard biaisé en direction de son frère comme pour s'excuser.

— Non, je veux juste...

— Oui, oui, on connaît la chanson, tu veux juste... récolter, mais sans semer !